

Le militarisme allemand

« – Pour bien comprendre ce qui se passe à la guerre, dit Jean, il faut absolument que nous consultions cette carte. Adèle, donne-moi ta main, je vais conduire ton doigt sur les frontières de la Belgique. Toi, Jacques, sois attentif.

– Oh oui, bien sûr. Et, comme j’aime à dessiner, je vais si bien regarder la carte que j’essaierai d’en faire une demain, sur du papier, avec un crayon.

– Ce sera un très bon exercice, Jacques. Eh bien, regarde ce pays représenté en jaune le long de notre frontière. C’est la Belgique, n’oublie pas ce nom.

– Oh! Jean, je m’en souviendrai, j’ai le petit drapeau belge.

– Au-dessous de la Belgique, toujours le long de notre frontière, voilà un autre pays marqué en vert, c’est le Luxembourg.

– Le Luxembourg, dit Jacques, je ne connaissais pas ce nom-la, mais je vais le dire ce soir cinq fois dans mon lit, en m’endormant, je le dirai cinq fois demain matin en m’éveillant et je le saurai pour toujours.

Jean sourit. – Soit. Maintenant, Adèle, pose ton doigt sur l’Allemagne colorisée en chamois, tu vois que la Belgique côtoie la frontière allemande de ce côté, comme elle côtoie la nôtre de l’autre côté et aussi celle du Luxembourg.

– Oui, dit Adèle, ces deux pays nous séparent de l’Allemagne comme une muraille.

– C’est très juste. Eh bien, ce sont des pays neutres.

– *Neutres*, qu’est-ce que cela veut dire ?

– Cela signifie ne prendre parti ni pour l’un, ni pour l’autre. Oh ! c’est très important, il faut bien écouter mon explication. Il y a deux espèces de neutres : ceux qui le sont par leur volonté, c’est-à-dire qui pourraient se mêler à la lutte, mais ne le veulent pas, et ceux qui sont neutres en vertu d’une convention qu’ils ont signée et qui les oblige à rester perpétuellement neutres et même à défendre leur neutralité, si on l’attaque. Trois États jouissent de ce régime : la Belgique, le Luxembourg et la Suisse, – qui est encore notre frontière, regarde, là, en jaune sur la carte.

– Oui, oui, je vois la Suisse, répond Jacques, et je comprends très bien aussi ce que tu as dit sur les neutres. Me voilà tout à fait content de savoir ces choses-là dont j’entends toujours les grandes personnes parler.

– En 1907, dans un congrès, c’est-à-dire une réunion solennelle, – 44 États, en comptant, les États-Unis d’Amérique, ont envoyé leurs ambassadeurs siéger à la Haye. Il a été décidé que le territoire d’une nation neutre était inviolable, ce qui veut dire qu’il sera rigoureusement respecté, que jamais une nation ennemie ne mettra le pied sur son sol sans que toutes les puissances ne protestent aussitôt. Et la France, et l’Allemagne, et l’Angleterre, et tous les États européens ont, avec les États-Unis, mis leur signature au bas de ce traité. Que penserais-tu, Jacques, de la nation qui ne ferait pas honneur à sa signature ?

– Mais, Jean, j’ai toujours entendu dire à notre grand-père que celui qui ne tenait pas ses engagements se déshonorait.

– Très bien répondu, Jacques, tu viens de prononcer la condamnation de l’Allemagne. Elle avait signé à la Haye, elle a refusé de tenir compte de sa signature. Elle s’est déshonorée.

[...]

Jean reprit : – Depuis vingt-huit ans que Guillaume II est empereur d’Allemagne, il n’a cessé de préparer la guerre actuelle, tout en affirmant au monde entier qu’il était le plus grand ami de la paix.

– Mais il mentait, dit Jacques.

– Oui, certes. Lorsqu’il a cru le moment favorable, d’accord avec l’empereur d’Autriche, tous les deux ont trouvé un prétexte pour faire éclater la guerre. La France, l’Angleterre et la Russie ont tout essayé pour écarter cette terrible catastrophe. Elles ont proposé à l’Allemagne

et à l'Autriche de soumettre le différend à une conférence européenne, comme celle de la Haye dont je vous ai parlé, et de s'en rapporter à sa décision. Rien n'y fit. L'Allemagne voulait la guerre contre nous. Elle voulait le partage de notre France, de nos richesses, de nos colonies. Le plan arrêté de longue date était de traverser hardiment la Belgique pour se précipiter sur la France, avant même que celle-ci eût achevé sa mobilisation. L'armée allemande, grâce à cette surprise, espérait être à Paris en quinze jours. L'Allemagne demanda donc au roi des Belges de laisser passer ses troupes, ne mettant pas en doute qu'il consentirait, car elle lui offrait les plus grosses indemnités et tous les dédommagements qu'il désirerait.

[...]

Jacques, infatigable questionneur, reprend bien vite :

– Et alors, Jean, la Belgique s'est battue ?

– La Belgique a lutté avec un héroïsme inlassable. Pendant vingt-sept jours elle a arrêté des forces allemandes vingt fois supérieures aux siennes.

– Et la France, Jean, et l'Angleterre ?

– La France s'est hâtée d'aller au secours de la Belgique, les Anglais aussi mais les Allemands avaient l'avantage du nombre, l'avantage de munitions considérables entassées depuis plusieurs années, enfin l'avantage d'être absolument prêts... Jean s'arrête un instant, navré par ses souvenirs, puis il reprend : – La généreuse, l'innocente Belgique a été écrasée, martyrisée. Sur l'ordre de leurs officiers, les soldats allemands ont fusillé des femmes, des vieillards, des enfants de tout âge ; ils ont achevé des blessés au lieu de les secourir. Ils ont pillé les villes, chargeant des wagons entiers avec les marchandises volées pour les expédier en Allemagne. Ils ont incendié de paisibles villages, des écoles, des églises, les monuments les plus précieux.

– Mais pourquoi commettent-ils toutes ces infamies ? s'écria la mère de Jean avec indignation.

– Tout cela est fait systématiquement, en vertu de principes indignes des peuples civilisés, mais adoptés par les armées allemandes, tels ceux-ci : *“Il faut que la guerre soit courte et pour cela qu'elle soit atroce.”* – *“Il faut faire trembler les populations pour leur enlever le courage de nous résister.”* – *“En temps de guerre, le vainqueur a tous les droits, car la force prime le droit.”*, a prononcé un de leurs grands hommes, Bismarck.

[...]

Josette, silencieuse, semblait plongée dans de profondes réflexions.

– Quelque chose t'embarrasse ? dit Jean, qui s'aperçoit de sa préoccupation.

– Mais oui, répond-elle. A la rigueur je m'explique que quelques soldats grossiers, ivres sans doute, commandés par des chefs sans honneur, puissent se conduire comme tu nous l'as raconté ; mais je ne puis comprendre qu'une nation, qui dans le passé a produit des hommes illustres et compte encore à cette heure tant de savants, ait pu, tout entière, tomber dans un état de démoralisation semblable.

– Josette, dit Jean, cette démoralisation qui t'étonne avait déjà commencé pendant la guerre de 1870 ; depuis elle a été poursuivie énergiquement par l'éducation militariste, œuvre du kaiser. Aussitôt son avènement au trône, il a implanté en Allemagne le culte de la force. Il a glorifié, fait glorifier dans les écoles, les anciens conquérants de race germanique les plus barbares et les plus fourbes. On les a proposés comme modèles à la race actuelle, tous leurs crimes ont été légitimes au nom de leurs succès. En même temps, on a exalté l'orgueil allemand, persuadant à ce peuple qu'il était de race supérieure, et, comme tel, destiné à commander à l'univers ; que son devoir, tu entends, Josette, *son devoir*, était de travailler à l'agrandissement de son territoire aux dépens du territoire de ses voisins.

– Et ils ont cru toutes ces choses ? dit Josette.

– Elles flattaient leur orgueil ; à force de les entendre redire, ils les ont acceptées. Pour les réaliser il fallait être forts, les plus forts. Les savants ont mis leurs recherches au service des

usines où ils étaient grassement payés et où l'on perfectionnait sans relâche les engins de guerre les plus meurtriers. Le Reichstag (parlement allemand) a voté millions sur millions pour l'exécution de tous ces armements.

– Quoi! dit Josette, le parlement était du complot ?

– Le parlement allemand n'a jamais su résister au kaiser. D'ailleurs il eût été dissous. En même temps, par des fêtes annuelles on remémorait les victoires de 1870. Chacun se souvenait des fortunes qui, dès cette époque, avaient été réalisées par des pillages savamment organisés. On songeait aussi aux bénéfices des cinq milliards d'indemnité extorqués à la France, à l'annexion de deux provinces, à l'élan que le commerce germanique avait pris depuis lors, transformant en une Allemagne riche une Allemagne jadis pauvre.

– Je comprends, dit Josette, comment tout a été employé pour faire envisager à ce peuple comme une nécessité heureuse la plus horrible des guerres. Pourtant il eût dû résister à l'idée de commettre ce forfait.

– Oui, sans doute, mais on lui représentait que cette guerre ne devrait pas durer plus de deux mois. Ajoutons qu'une discipline de fer a ployé à l'obéissance la plus servile les caractères les plus indépendants. Tel est le travail sans relâche par lequel on est arrivé à pervertir la conscience morale de 67 millions d'hommes.

– Voilà, dit Josette, le plus frappant exemple de l'influence profonde qu'exerce l'éducation sur une race : la glorification de la force brutale ne peut enfanter que des peuples barbares. »

G. Bruno, *Le Tour de l'Europe pendant la guerre*, Paris, Belin frères, pp. 14-21.